

ALEXANDRE SNEGUIRIEV

Véra
parmi les
hommes

roman traduit du russe
par Nina Kehayan

 **l'aube**

VÉRA PARMIS LES HOMMES

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

Publié avec le soutien
de l'Institut pour la Traduction Littéraire (Russie)



AD VERBUM

Titre original: *Bepa*

© Alexander Snegiriev, 2015

© Éditions de l'Aube, 2018,
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2035-3

Alexandre Sneguiriev

Véra parmi les hommes

roman traduit du russe
par Nina Kehayan

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions de l'Aube

JE RIS PARCE QUE JE T'AIME, 2016

PROLOGUE

Tout avait commencé en décembre mille neuf cent trente-sept, lorsque le grand-père de Véra avait lu dans la *Pravda*¹ un poème de Souleïman Stalski², et décidé de donner à son premier enfant un prénom en hommage au grand poète lesghien. Katerina, qui était déjà sa régulière, ne voulait pas se marier. Elle tenta de se noyer, une femme la repêcha et la conduisit au bureau des mariages. Le bonhomme n'était pas futé, mais il possédait une isba.

Le village de Yagodka où se sont produits ces événements, situé dans un district de la Russie occidentale, vit aujourd'hui une renaissance. Les maisons ont été restaurées avec des matériaux modernes, conformément aux normes actuelles en matière d'hygiène et de confort. Il est vrai que la route, elle, est toujours de qualité médiocre, mais dans ce coin-là il n'y a jamais eu de routes : ni du temps du seigneur, ni à l'époque du kolkhoze, ni même à celle des Allemands.

1. Journal fondé en 1912.

2. Souleïman Stalski (1869-1937) : Poète, fondateur de la poésie lesghienne du Daghestan, avant l'époque soviétique. L'écrivain Maxime Gorki a dit de lui qu'il était le « Homère du xx^e siècle ». (*Toutes les notes sont de la Traductrice.*)

Des souches de vieux pommiers pointent çà et là sur le gazon, telles de vieilles femmes surveillant des enfants nouveaux venus en ces lieux. Les pelouses sont encore imparfaites : trop plates, ou, au contraire, défoncées par les taupes, mais à Yagodka le brusque engouement pour le jardinage est une telle nouveauté que les défauts ne sautent qu'aux yeux des observateurs malveillants.

À l'extrémité du village, à l'orée de la forêt, l'étang est couvert de nénuphars. D'un côté de l'étang se dresse l'église, de l'autre s'étale un terrain vague. L'examen attentif des photos d'un voyageur révèle des contours géométriques précis : les fondations de la demeure du seigneur, détruite dans l'incendie causé par d'imprudents maraudeurs.

Mais personne ne regarde de près ces photos et, à l'occasion de la démolition d'une grange, les nouveaux habitants de Yagodka découvrent, surpris, sous le moindre amoncellement, tantôt le pied d'un meuble sculpté en forme de patte de fauve, tantôt les débris d'une fine porcelaine, et parfois un lambeau de toile peinte couvert d'efflorescence.

PREMIÈRE PARTIE

Le mari mal-aimé de Katerina fut conscrit au début de la plus effroyable des guerres de l'histoire de l'humanité. Mais moins d'un mois plus tard, au cours de la retraite, il déserta l'hôpital et revint sur une béquille au village de Yagodka avant qu'il ne tombe aux mains de l'ennemi. Katerina n'avait pas eu le temps de se demander si elle était plutôt contente ou pas vraiment de retrouver son époux, lorsque retentit le grondement des moteurs de la joyeuse infanterie motorisée du cinquante-septième corps de la quatrième armée blindée, intégrée au groupe « Centre ». Le président du village fut pendu sous les yeux de toute la population, et le seul homme à même de le remplacer parmi ceux qui restaient, était le père boiteux du petit Souleiman, alors âgé de trois ans. Il n'opposa aucune résistance quand on le nomma *staroste*.

Les Allemands, badins, distribuaient du chocolat. Plus tard, mais plus tard seulement, leur bonne humeur se dégrada de façon significative, alors qu'au début la vie à Yagodka avait pris un tour plutôt plaisant. Les nouvelles autorités récompensaient l'obéissance et réprimaient l'esprit d'initiative. Les soldats de transmission déroulaient partout des câbles de toutes les couleurs ; ils installèrent une liaison téléphonique entre le bâtiment de l'ancien conseil du village qui avait conservé des fonctions administratives, l'hôpital établi dans l'église, et la ville. On planta des panneaux de tous côtés et on envoya les femmes aplanir les bosses dans l'unique rue, la rue Lénine, rebaptisée Kaiserstrasse.

La guerre la plus effroyable de l'histoire de l'humanité se déplaça rapidement vers l'est. Seul l'hôpital rappelait que le pays était en guerre. Il fonctionnait jour et nuit et accueillit bientôt de malheureux blessés venus de la région de Moscou, davantage éprouvés par les difficiles conditions climatiques que par le feu des défenseurs de la capitale.

Soulik¹ était un enfant typique de l'Occupation : il ne souffrait pas, mais il attendait « les nôtres ». D'ailleurs il aimait beaucoup l'ordre allemand. Il prit à cette époque l'habitude de toujours tout ranger et la conserva jusqu'à ce que la foi le quitte à jamais.

Les autres habitants éprouvaient à peu près la même chose : ils n'aidaient pas les nouveaux maîtres, mais ne leur opposaient aucune résistance. Les jeunes, eux, auraient sûrement rué dans les brancards, mais ils étaient absents. Les garçons avaient été mobilisés dans l'Armée rouge, les filles étaient toutes très jeunes, les femmes, elles, se taisaient, et les vieux prenaient les choses comme elles venaient. Seule Loukeria, dont les fils, des *koulaks*, avaient été arrêtés par le pouvoir soviétique pour ne jamais revenir, Loukeria, qui avait la charge de sa petite-fille Zinka, osait s'affirmer : elle avait béni le couchant lorsque les armées de l'air de l'ouest avaient étiré des traces dorées en direction de l'est.

En un peu plus de deux années au service de l'ennemi, le mari de Katerina n'avait rien entrepris à son poste qui aille contre les intérêts de la population. Une fille lui était née. En toute simplicité, on l'avait appelée Raietchka, peut-être parce qu'à cette époque la *Pravda* était introuvable. Plus exactement, on la diffusait, mais c'était une imitation, avec le portrait d'Hitler en double page, et le *staroste* ne croyait pas à cette *Pravda*-là : il savait qu'elle aurait bientôt disparu.

1. Soulik : diminutif de Souleiman.

Une seule fois, il fit un écart. À l'automne mille neuf cent quarante-deux, des partisans avaient été capturés et on l'avait pressé de signer la liste des fusillés.

Et il y apposa ses pattes de mouche.

Les gamins l'avaient épié, Soulik était parmi eux.

Qui vit des êtres humains se transformer en corps.

En déchets périssables.

Qui vit la rapidité de ce processus.

Son père, un homme tranquille, n'avait commis rien d'autre. Dans sa jeunesse, quand on avait saccagé l'église, il s'était approché du pope et lui avait légèrement enfoncé la lance d'incendie dans le ventre. Histoire de dire, « aide-nous, vieille barbe ». Et en guise d'argument il avait visé les dents. Le pope avait commencé par se rebiffer, puis brusquement il s'était soumis et, crachotant rouge, comme s'il s'était empiffré de petits pains aux aïelles, il s'était emparé de la lance et s'était mis à piquer les fresques, perçant des trous dans le crépi couvert de peintures. Il avait bondi vers l'autel et enfoncé la pointe dans les icônes, les lacérant avec le crochet. Il avait renversé le brûloir et les restes de cierges, il avait supprimé les veilleuses. Il piquait avec une fureur si désespérée et jurait si grossièrement que les activistes en étaient abasourdis, même effarés, et ce ne fut pas sans mal que son agresseur lui arracha la lance des mains. Avec un dégoût manifeste pour l'auteur de ce saccage, et un dégoût inavoué envers lui-même. Bientôt les camarades responsables avaient emmené le pope ; on ne le revit jamais, et, une fois cette affaire passée, le futur père de Soulik s'était calmé. Malgré les pressions, il avait refusé d'entrer au Parti ; il s'était passionné pour les livres, et s'était marié.

Le comportement de l'officier cantonné chez eux, un photographe amateur qui avait un faible pour Katerina,

ne le choquait pas. L'Allemand la faisait danser au son du phonographe et enlaçait sans le moindre mépris la silhouette slave.

Elle apparaît sur les photos que l'on a trouvées un an plus tard dans le havresac de ce photographe, alors qu'il avait déjà rendu son dernier souffle. L'image l'a fixée pieds nus, le regard méfiant par-dessous son foulard, en train de faner le foin, un labeur photogénique. Une rumeur courait à leur sujet. Mais elle court sur tout un chacun.

Et peut-être ne courait-elle pas sans raison.

Katerina avait même conservé une nuit durant un papier portant le sceau de la terrible croix avec un cercle, par lequel le photographe amateur lui faisait officiellement don de Yagodka, à elle et à ses descendants. Et il avait fait un geste de la main, comme s'il lui léguait la Russie entière.

Au matin, Katerina avait brûlé le papier.

En l'absence totale du moindre adversaire, l'armée de libération entra sans avoir à livrer bataille. Les champs, pour la plupart, avaient été moissonnés, çà et là pointaient des épis, les aiguilles de conifères verdoyaient, les feuillages couverts de poussière flétrirent, puis finirent par tomber. Le soleil n'avait pas acquis plus d'éclat, le climat ne se révolta pas.

Yagodka se donnait de la même manière à chaque nouveau venu, sans faire de distinction entre ceux qui buvaient son eau, ceux qui écrasaient son herbe et ceux qui laissaient des traces dans sa poussière

Les pointilleux agents des services de sécurité, au contraire, avaient une attitude moins philosophe et entreprirent bientôt de balayer les traîtres.

Dans leur majorité, les voisins, gens du peuple, se turent, mais une personne trahit.

L'enquêteur reçut quatorze délations, écrites en lettres rondes, d'une écriture de femme.

Elles concernaient quatorze maisons.

La maison brûlée d'un partisan, celle d'une vieille aveugle anonyme, la troisième était celle de la famille du *staroste*.

Deux jeunes blonds en casquette bleue y entrèrent alors que le père de Soulik était en train de faire un point de couture sur des *valenkis*¹.

Ils l'obligèrent à ôter sa ceinture.

Et le tranquille *staroste*, le futur grand-père de Véra, s'en fut en boitillant vers de lointaines exploitations forestières.

*

Bientôt la petite Raietchka mourut du mal qui emporta la moitié de la sixième armée du feld-maréchal Paulus.

La dysenterie.

La famine sévissait.

Les frères de Katerina avaient pris le sentier de la guerre dès le début et l'avaient même suivi jusqu'au Valhalla, dont on racontait qu'on l'avait piqué aux boches.

Les voisins traitaient la mère et le fils de fascistes. Soulik se renfrogna, se ferma, brûla le masque à gaz offert par le photographe, jeta la gourde dans la rivière. Mais elle ne coula pas, elle flottait, comme ne coulait pas sa solitude, qui remontait toujours à la surface, comme ne disparaissait pas non plus son attirance pour l'ordre et les câbles de toutes les couleurs.

Mis à l'écart, le garçon occupait les rares moments de loisir qu'offrait la vie rurale à errer à travers les locaux en ruines de l'église-hôpital, parmi les odeurs de médicaments et à proximité des monticules sous lesquels gisaient ceux qui étaient morts de leurs blessures, près du vieux cimetière.

1. *Valenkis* : bottes de feutre faites à partir de laine de mouton compressée.

Au début, on y avait planté des croix, bien faites, mais on avait fini par les brûler. Et il n'était resté que des mottes, bientôt recouvertes de végétation.

La rumeur courut que les tombes renfermaient des trésors.

Les jeunes comme les vieux éventrèrent les monticules et passèrent les petits os au tamis.

Et ils firent des trouvailles.

Sachka extirpa un anneau des débris et déchiffra l'inscription à l'intérieur – EDVIN UND LINDA.

Au bureau du district on lui dit que c'était de l'argent, et il reçut trois miches de pain.

Sergevna arracha des bottes presque neuves à des pieds pourrissants.

Et Kolka trouva un poignard du mérite avec lequel il chatouilla Olejka.

Pas à mort, évidemment.

Soulik, lui, on ne le laissait pas approcher, on lui jetait des mottes de terre. N'ayant droit qu'aux miettes de ce festin archéologique, il parcourait du regard les tombes ouvertes, sans le moindre espoir.

Un jour son attention fut attirée par un squelette disloqué, incomplet, et qui ne possédait qu'une seule des quatre extrémités normales, la main gauche.

Soulik donna un coup de pied dans ces pauvres restes, de colère, d'ennui, simplement pour s'amuser, et parmi la poussière grise des tissus du visage, il vit une lueur.

Tel un vautour, il se jeta dessus.

Au fond de la mâchoire inférieure, la gueule du mort était éclairée par une dent en or, celle que les dentistes appellent une molaire. Les infirmiers n'y avaient pas touché et les villageois, par un incroyable hasard, ne l'avaient pas vue.

Soulik arracha sa trouvaille à l'aide d'un morceau de bois, il la cacha dans une douille qu'il boucha avec de la terre glaise et, sans en dire un mot à sa mère, il l'enterra sous un rondin du mur arrière de l'isba.

Dès lors, chaque fois qu'il le pouvait, il déterrait l'accessoire de mastication en métal précieux et ne se lassait pas d'admirer l'éclat que répandait l'objet cabossé, d'un si petit poids.

*

À l'annonce de la mort du premier président du Conseil des ministres, Katerina fit mettre à Soulik tous les vêtements chauds qu'il possédait et il dut la suivre en direction de la salle des Colonnes de la maison des Syndicats.

Ils marchèrent sans hâte, dormirent chez une aiguilleuse de la voie ferrée et n'avaient parcouru qu'une trentaine de kilomètres lorsque leur parvint la nouvelle de la fin de l'embaumement : le corps avait été déposé dans le mausolée.

Katerina soupira de soulagement, et fit demi-tour.

À Yagodka on apprécia cette initiative personnelle. Seule Katerina avait fait preuve d'une telle ferveur et osé quitter le kolkhoze sans autorisation pour partir à pied faire ses adieux au guide bien-aimé. On n'avait pas oublié sa trahison de la patrie et ses relations troubles avec l'ennemi, mais la rumeur hostile se calma, les aboiements se firent jappements.

Lorsque Soulik eut atteint l'âge de quatorze ans, Katerina le conduisit dans un internat.

Elle le confiait à l'État au motif qu'il n'y avait pas assez à manger au village.

Et en effet, ils ne mangeaient pas à leur faim ; mais ce n'est pas ce qui avait poussé Katerina à franchir ce pas décisif. Elle savait qu'après l'armée, le passeport de Soulik

serait remis au kolkhoze, ce qui lui garantirait une activité non rémunérée jusqu'à la fin de ses jours, alors que ceux qui passaient par un internat recevaient leurs papiers en mains propres. Soulik pourrait travailler en usine, suivre des cours du soir, et l'Union soviétique lui ouvrirait en grand d'innombrables possibilités.

Katerina était patriote, mais elle voulait le bien de son fils.

Les années d'internat filèrent et Soulik fut envoyé pour servir au Kamtchatka dans une station radar.

L'aérodrome consistait en un champ de neige damé, une compagnie de soldats, des officiers et des techniciens. Le mur d'enceinte de deux mètres de haut avait été recouvert par la neige qui formait ainsi comme un toboggan. Les représentants des populations autochtones du Nord l'utilisaient pour couper à travers le terrain avec leurs attelages de chiens.

Lorsqu'une fusée soviétique toucha un avion-espion américain, le chef se fit nerveux.

Le colonel, qui avait fait la plus terrible des guerres, n'était pas homme à paniquer, mais les neiges sans fin, les tempêtes blanches et les trois sortes de plats au saumon de Sibérie dont les nourrissait le cuisinier dans un ordre aléatoire, avaient échauffé son imagination.

Lorsqu'il apprit que le pilote avait été capturé, le colonel s'enferma quelque temps, puis il réunit tout son personnel sur la neige de la piste unique.

On était en mai, le soleil cognait, et si on avait recouvert les congères avec les pelisses, en fermant les yeux on aurait pu se croire à Sotchi. Mais le colonel était loin de penser aux bains de soleil : il prononça un bref discours.

La tension internationale était à son paroxysme. Après la perte de leur avion, les Américains rendraient sûrement coup pour coup.

« Et sur qui sera porté ce coup, si ce n'est sur nous ?

Nous sommes à un jet de pierre de l'Alaska.

Aujourd'hui ou demain un sous-marin fera surface, vu que la glace est brisée, ils débarqueront et... » Là, le colonel ajouta qu'il avait reçu des informations secrètes.

Et en effet, il en avait reçu. Et pas n'importe comment, mais par la voie la plus secrète qui fût – celle du commandant suprême, qui depuis sept ans reposait dans son mausolée, et qui avait parlé directement dans le cerveau du colonel. Une chose pareille ne s'était jamais produite auparavant, et le vétéran avait décidé d'obéir.

Des patrouilles renforcées, formant une grande ronde, tournaient nuit et jour autour des quelques bâtiments de la station. La réverbération du soleil sur la neige était impitoyable, aveuglant même à travers les verres fumés, et plusieurs soldats furent brûlés au visage.

Sans attendre le débarquement, le colonel mit fin à l'état de siège puis plongea dans l'abattement avant d'être remplacé par un autre qui lui était en tout point semblable, sauf qu'il était marié.

*

Un village de travailleuses saisonnières se dressait à proximité de la station. Quelques baraques d'habitation, un atelier et un magasin avec, entre autres produits, le sempiternel cognac arménien. C'est là que se produisit le deuxième incident au cours des années de service de Soulik.

La vendeuse avait une poule ; or un chat vivait dans la baraque. Le chat n'avait pas de problème d'approvisionnement alors que la poule, elle, avait besoin du grain fourni depuis la Grande Terre. On ne sait ce qui poussa le chat

au crime. Sans doute l'aisance et l'ennui, qui font que l'on désire quelque chose sans savoir quoi. L'envie de sauter et de s'agiter, de filer nu au son d'une musique retentissante, dans un équipage découvert, de lécher du métal dans l'air glacé et d'y rester collé.

Le chat eut la révélation de ces caractéristiques décadentes, typiquement humaines, et il vola la poule.

La vendeuse avait d'abord pensé à un ours, puis au nouveau major.

Le regard doux et plissé des yeux et la moustache toute en plumes l'aidèrent à formuler l'inconsistance de ces hypothèses.

La vendeuse attrapa la malheureuse créature et se mit à la secouer.

Soulik, nez au vent, prenait l'air.

Il vit la vendeuse empoigner le voleur par la queue, le frapper contre l'angle de la baraque blindé de boîtes de conserves aplaties (tout comme le poisson, il y en avait là à profusion) en guise de protection contre le vent.

Soulik avait même appris à découper ces boîtes aplaties pour en faire des profils qui s'avéraient très ressemblants.

Ainsi, à la caserne, au-dessus de chaque couchette, étaient fixées au mur des silhouettes de fiancées. Le nouveau colonel avait lui aussi accroché bien en vue son propre profil et celui de son épouse, dans le style des profils du duc d'Urbino et de Battista Sforza. Tout profil appelait chez le colonel l'évocation désagréable des photographies d'un dossier d'enquête, mais son épouse avait insisté et il s'était exécuté.

Aveuglé par les scintillements des écailles de fer-blanc, Soulik se souvint brusquement des boîtes de conserves au nez camus, au gros nez, au grand front, à la pomme d'Adam proéminente. Il avait vu le malheureux voleur perdre la vie

dès le premier coup. La vendeuse l'avait frappé contre l'angle de la baraque comme si elle essorait une serpillière, sans pouvoir s'arrêter.

Peu de temps après, le club connut un véritable pogrom. Un inconnu avait lacéré les échiquiers en papier et, ce qui constituait un acte encore plus séditieux mais très surprenant, il avait coupé en deux, à la main, les lourds registres d'informations politiques.

Nombreux furent ceux qui s'étonnèrent moins de ce geste d'un mystérieux psychopathe que de sa force physique. Trancher à la main un registre en épais papier n'est pas à la portée de n'importe quel athlète, mais réussir à le faire sur toute une étagère est absolument impossible.

On tenta une forme expérimentale d'enquête, une compétition destinée à vérifier la force de chacun pour démasquer le malfaiteur, voire tout le complot. Le scélérat serait celui qui parviendrait à couper en deux, à la main, une rame de papier. Mais cette méthode simplette échoua.

*

Entre-temps Katerina avait écrit à Soulik que son père était revenu de la région de Perm depuis un an et qu'il travaillait au kolkhoze comme charpentier.

On n'avait pas oublié qu'il avait collaboré, mais on manquait d'hommes, voilà tout.

C'était un poids.

Avant, il lisait la *Pravda*, à présent il ne lisait rien. Il ne buvait pas particulièrement, mais il était difficile à vivre.

Démobilisé, Soulik vendit à un Géorgien, sur la place des Trois-Gares, un bidon de caviar rouge, il acheta un manteau avec un col en mouton doré et s'en fut à Yagodka.

Il arriva la nuit, par l'arrière de l'isba pour ne pas alerter les chiens.

Charik était toujours bel et bien en vie : il se dressa, fit tinter sa chaîne, jappa et grogna.

Soulik gratta une allumette, il retrouva l'endroit au dos de l'isba et se mit à creuser.

Il secoua le tube, en fit tomber le contenu sur sa paume, le glissa dans sa poche et s'apprêtait à partir quand il fut interpellé.

Une silhouette de guingois, claudicante. Des bras ballants le long du corps.

« Bonjour, Souleiman. T'as de quoi fumer ? »

L'adolescence en internat et les trois années de service dans l'armée n'avaient pas accoutumé Soulik au tabac.

« Je ne fume pas », répondit-il, tout en sachant que même de son géniteur, pour une telle réponse on pouvait se prendre une baffé.

Ils restèrent là un moment, puis le vieillard de quarante-cinq ans tourna le dos à son fils et clopina vers l'entrée de la maison.

Soulik le suivit du regard, mais à la place de son père il voyait quelque chose de flou, d'indéfinissable.

Le grincement de la porte qui se refermait lui clarifia la vision.

Il reprit ses esprits, déposa sur le perron le paquet contenant le manteau, le recouvrit d'une auge pour que Charik ne le mette pas en pièces et prit en hâte la direction de la route, avant que les autochtones n'arrachent leurs lourdes têtes à leurs paillasses.

*